

JOSE CARDOSO PIRES : AU HASARD SALAZAR

PAR DOMINIQUE JAMET

LA BALLADE DE
LA PLAGE AUX CHIENS,
de José Cardoso Pires
(Gallimard, 95 F)

● La dictature, ce n'est pas seulement, et même pas forcément, la mort pour les opposants, mais c'est toujours l'anesthésie, la léthargie, le coma des esprits libres. Un peuple, après la dictature, est comme un homme qui s'éveille d'un long sommeil hanté de cauchemars et qui, encore hébété, exorcise ses rêves en les racontant. Les brumes nées de la nuit se dissipent à mesure que monte le soleil. Ce qui se passe aujourd'hui avec le cinéma argentin, cette reprise de conscience et de parole dont ont témoigné deux films comme *la Historia oficial* et *Pobre Mariposa*, un roman comme celui de José Cardoso Pires en est la manifestation pour le Portugal.

La littérature d'un pays qui relève d'une maladie politique prolongée pendant cinquante ans est fatalement peuplée de polices diverses, rivales et omniprésentes. Le commissaire, l'inspecteur, l'enquêteur, le tortionnaire, l'indicateur, le délateur et, bien sûr le suspect, le dissident, le prisonnier en sont les personnages principaux. Le complot, la provocation, la manipulation en sont les ressorts habituels.

La peur y est le sentiment le plus répandu. Les mêmes phénomènes de société engendrent le même type de répliques intellectuelles, on ne peut au demeurant qu'être frappé par les similitudes entre le beau roman, d'une écriture malheureusement un peu trop « moderne », je veux dire tordue, de José Cardoso Pires et *la Faille* (1) du romancier grec Antonis Samarakis, qui, il y a quinze ans, entre généraux et colonels, jouait sur

un registre analogue, habile et sincère à la fois, à cache-cache avec l'histoire et la fiction.

S'agit-il de céder à une mode? De procéder à une dénonciation excessive, aussi arbitraire qu'ont pu l'être certaines exécutions, aussi arbitraire qu'ont pu l'être certaines arrestations? Mais non, si le roman est policier, c'est seulement dans la mesure où le système l'était aussi, et où il revenait à des fonctionnaires appointés de procéder, par la force ou par la ruse, au déshabillage des vies privées. Au hasard du Portugal de Salazar, au point de rencontre de la lutte entre un régime qui cherchait à figer le pays dans l'archaïsme de



structures sociales et mentales dépassées et une opposition qui était aussi morale que politique, José Cardoso Pires a imaginé, sans avoir besoin de beaucoup d'imagination, une ténébreuse affaire qui rappelle par son climat le guet-apens où fut attiré et assassiné le général Delgado. Par son climat, mais non par son scénario.

Le 4 avril 1960, sur une plage, à deux heures de route de Lisbonne, des pêcheurs découvrent le cadavre, à demi-dévoré par des chiens, du major Dantas Castro. Incarcéré pour avoir vainement tenté de fomenter un putsch démocratique, cet officier s'est évadé en compagnie d'un architecte idéaliste et d'un caporal plutôt terre à terre, avec l'aide d'une jeune femme très stendhalienne, Filomena, son amante, sa complice; un grand avocat l'a peut-être aidé. Maigret célibataire et torve en chaussettes grises, un flic de la PJ essaie d'éclaircir le meurtre.

Est-ce la PIDE, la redoutable police secrète de Salazar, qui a organisé l'évasion et le crime? On ne prête qu'aux riches. Eh bien non, le chef Elias parviendra sans tortures, par des méthodes classiques, aidé à vrai dire par une société tout entière infiltrée, à découvrir la vérité: le major, devenu fou, a été assassiné par ses compagnons et sa propre maîtresse. Et pourtant, qui d'autre est coupable que le système qui, par la terreur et la corruption, brise ou pourrit les individus les plus durs, et les couples les plus unis? Telle est la conclusion implicite de cette « dissertation criminelle » dont l'objet est ce meurtre dans un jardin portugais.

D. J.

1) *Le Livre de poche.*